

MUR 1771

Treizième

LETTRE OUVERTE

aux Écrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1955.

Mes chers Confrères,

Compatissez à ma douleur : Pour avoir mal formé un a j'ai été puni, dans ma dernière lettre, par une terminaison malencontreuse, qui échappa tant à ma vigilance qu'à celle de regards amis. Vous le savez :

Faire la chasse à la coquille
Est un métier de galérien
Pour l'auteur alors qu'elle brille
Notre pauvre ami ne voit rien.

Un journaliste aux pieds légers, j'entends de cette brillante cohorte qui connaît le soir les nouvelles du lendemain, s'est empressé de signaler mon inadvertance. Quelques bons esprits s'en sont offusqués. Pourquoi ? De quoi voulez-vous qu'un journaliste parle chez nous ? Les invectives partisans ? Ces exercices volontiers stercoraires ne plaisent qu'aux rabiques. Nous craignons le courant des idées comme les courants d'air. Quant au malheureux, commis à la prospection du Bois sacré, avouez que sa mission est fort délicate, car ce bois — vous ne l'ignorez point — abrite une faune irritable. S'il en admire — pure hypothèse ! — les exemplaires les

plus rares, il se met forcément à dos le troupeau commun. Et que diront ses patrons, adeptes résolus de proses lénifiantes et digestives ?

Quant au style, c'est l'homme même. Buffon l'a dit et l'on ne voit pas ce qu'il y faudrait ajouter. Dans un pays où à quelques exceptions près, chacun paie le plaisir de se voir imprimé tout vif, il serait malséant d'empoisonner cet inoffensif passe-temps par des considérations chagrines. C'est pourquoi il est logique, correct, salubre et sage tout à la fois, de s'en tenir à des constatations objectives.

Toute réflexion faite, le pion est préférable au critique. J'irai plus loin : il faut supprimer la critique, toute la critique. Nous n'avons que faire de gens qui, non contents de juger leurs congénères, prétendent imposer leurs verdicts à l'opinion. Nous sommes en bonne voie. Déjà dans plusieurs zones, l'avis des censeurs est remplacé avantageusement par le placard de publicité. Employé avec adresse, celui-ci est d'une autre efficace que les sentences souvent divergentes de la critique. Il a l'avantage d'être toujours positif. Il dit ce qu'il faut admirer et le dit avec force. Il néglige le reste. Guide de notre jugement, il crée des courants affectifs ; il fait resurgir l'enthousiasme, cette précieuse vertu que les vieilles civilisations ont tendance à perdre. Et voyez, par une évolution insensible, le journalisme participe à ce mouvement,

En vérité, le journaliste tend à disparaître. J'entends le bonhomme qui, par un goût singulier de quelques mots à majuscule, s'amuse à saccager les bégonias. Quand on l'excite, il est très capable de déboulonner une statue ou de faire choir quelque colosse aux pieds d'argile. Par une curieuse hypertrophie, il prend sa plume pour une rapière. Nous tenons plutôt pour le plumeau. Les aventures d'Ulenspiegel nous inclinent à choisir le parti de Lamme Goedzak. Selon notre conception pragmatique, la Justice et la Vérité sont des notions généralement confuses et sensibles à des influences d'ordre divers. Cette conception explique



pourquoi nous n'avons jamais eu ni un Henri Rochefort ni un Maximilien Harden ni un Upton Sinclair. Pareils personnages sont des perturbateurs d'autant plus dangereux qu'ils récuse les mots d'ordre. Ils prétendent n'en faire qu'à leur idée. C'est, on en conviendra, parfaitement inadmissible. Supposez un instant que chaque citoyen ait des idées et veuille convaincre ses semblables de leur excellence. A quoi serviraient dès lors les hommes politiques ? Par ailleurs, la presse est devenue une grande industrie. Conscients de leurs responsabilités, ses maîtres ont tôt compris qu'au lieu d'inquiéter le lecteur, il fallait le bercer.

Si les journaux sacrifient encore aux dépêches d'agences et aux chiens écrasés, c'est en vertu d'une longue tradition, mais le cœur n'y est plus. Le cœur bat uniquement dans les pages sportives qui mangent peu à peu toute la feuille. Ces pages ont permis l'éclosion d'un type, comparable à nul autre : le journaliste sportif. Il est l'annonceur d'une ère nouvelle. Par lui, le lyrisme est réintroduit dans la presse, avec la bienfaisante ignorance. En vérité, il réinvente la plus vieille forme de la poésie, le récit épique. Il nous replonge en pleine mythologie classique ; mieux, il fait de la mythologie vivante, car, l'Iliade et l'Odyssée, voire le Ramayana ou le Mahâbhârata, ne nous content que des aventures improbables, vécues par des dieux extravagants. Le journaliste sportif travaille la matière vivante. Ses héros ne sont pas imaginaires. Il les connaît, il a suivi leurs efforts, et c'est le cœur débordant d'émoi qu'il chante leurs prouesses. Et ce n'est pas un plaisir solitaire. Il sait que des millions de ses compatriotes vibrent d'enthousiasme avec lui. Il sait que tout un peuple se glorifie d'une victoire comme d'un haut fait et que du trand jusqu'au Roi nos cœurs tressaillent, notre patriotisme s'exalte, quand l'un des nôtres remporte quelque glorieux trophée.

Une grande leçon se dégage de tout ceci, mes chers Confrères. Nous avons de nouveau des héros. Un héros doit nécessairement avoir une audience populaire. Cette joie, il faut



bien le dire, nous est refusée et les lauriers que nous conquérons parfois, dans des compétitions confidentielles, ne méritent ni l'attention d'un ministre, ni une réception à la cour. Rendons grâce au journaliste qui, faute d'être un héros lui-même, se fait le laudateur du héros.

Quant à nous, mes chers Confrères, il nous faut nous résigner. Nos petits exercices ne feront jamais délirer les foules. C'est pourquoi si j'osais, je donnerais un conseil aux jeunes. Je leur dirais : Devenez coureurs cyclistes ! Il est préférable d'être un géant de la route qu'un pygmée des lettres.

ROGER AVERMAETE